



Sens compositionnel et sens formulaire des lexies complexes : de la convention à la connivence

Alexandra Oddo

► **To cite this version:**

Alexandra Oddo. Sens compositionnel et sens formulaire des lexies complexes : de la convention à la connivence. Crisol, Centre de Recherches Ibériques et Ibéro-Américaines (CRIIA) - Université Paris Ouest-Nanterre, 2018. hal-01972464

HAL Id: hal-01972464

<https://hal-univ-paris10.archives-ouvertes.fr/hal-01972464>

Submitted on 17 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sens compositionnel et sens formulaire des lexies complexes : de la convention à la connivence.

ALEXANDRA ODDO
UNIVERSITÉ PARIS NANTERRE
EA 369 ETUDES ROMANES
alexandra.oddo@yahoo.fr

Introduction

Le titre de cette contribution pose de prime abord qu'il semble difficile de réfléchir à la notion de connivence comme concept linguistique sans avoir recours au concept de convention, en raison manifestement d'un certain vide en matière de critères opératoires permettant la définition, l'identification et l'observation de ce concept en langue ou en discours.

À partir de la notion de convention, point de départ de cette réflexion, nous approchons le principe même de l'existence d'une langue selon Saussure. Cette question se trouve d'ailleurs au centre du questionnement soulevé lors des toutes premières pages du *Cours de linguistique générale*. C'est bien à travers cette convention, accord tacite entre les membres d'une communauté, qu'existe la langue, définie comme la : « [...] partie sociale du langage, extérieure à l'individu, qui à lui seul ne peut ni la créer, ni la modifier ; elle n'existe qu'en vertu d'une sorte de contrat passé entre les membres de la communauté » (Saussure, 1916 ; 31).

Or la notion de connivence s'écarte, par définition, de ce cadre bien réglé et laisse entrevoir qu'au sein du discours, certaines opérations peuvent venir bousculer ce principe. Des détournements sont par exemple fréquents dans le domaine des locutions et des proverbes et permettent de concevoir plus aisément ce concept très abstrait de connivence, de le définir, de l'identifier grâce aux différentes formes de « décalage » – compris comme un manque de concordance vis-à-vis de cette convention qui régit l'interaction langagière des membres d'une communauté –, constatées en discours.

Cadre théorique. Définitions

Le cadre théorique de cette réflexion est moins large que celui de la question qui nous rassemble, à savoir « La notion de ‘connivence’ est-elle un concept opératoire en linguistique? » et se limite volontairement à la sémantique. Dans le cadre de la pragmatique, d’autres manifestations devraient être prises en compte, comme par exemple les inférences et les implicatures, l’intonation, la prosodie, etc. Il faut signaler de surcroît qu’une telle prise de position pourrait donner l’impression d’une recherche figée – au XX^{ème} siècle – comme le souligne José Portolès dans son travail sur les marqueurs discursifs :

Hasta hace pocos años la comunicación se explicaba como un proceso de codificación y descodificación de enunciados. Era lo que habíamos aprendido del *Cours de linguistique générale* (1916) de Ferdinand de Saussure [1857-1913] y de su versión perfeccionada en 1960 por Roman Jakobson [1896-1982] en « Linguistics and Poetics ». Así, cuando un hablante quería comunicar algo, lo codificaba, recurriendo al código que era una lengua determinada ; el oyente, que conocía ese código, descodificaba el enunciado recibido y comprendía lo que se quería comunicar » (Portolès, 2011 ; 14).

Pour les besoins de l’analyse, il sera question, comme le proposait Ducrot dans son article sur les présupposés et les sous-entendus, de savoir si la connivence peut faire l’objet d’une description purement centrée sur la sémantique linguistique :

Avant de chercher ce que pourrait être une telle description sémantique linguistique, précisons d’abord ce que l’on doit attendre de la description sémantique d’une langue L. Nous entendons par là un ensemble de connaissances qui permettent de prévoir, si un énoncé A de L a été prononcé dans des circonstances X, le sens que cette occurrence de A a pris dans ce contexte (Ducrot, 1969 ; 31).

Par ce biais, nous pourrions exploiter les faits de langue/discours rencontrés dans des supports essentiellement littéraires (romans et théâtre) ou publicitaires (affiches et slogans) et chercher d’une part des critères rendant le concept opératoire, et d’autre part, des récurrences qui seraient le signe d’un fonctionnement systémique.

La sémantique, par ailleurs, nous semble être le domaine le plus à même d’accueillir ce concept de connivence, très axé sur le décalage existant entre un sens ‘conventionnel’ (langue) et un sens ‘second’, défini

comme suit dans les dictionnaires. Le *Dictionnaire de l'Académie française* d'abord, dont la consultation permet de retracer les évolutions sémantiques que connaît le concept et nous oriente nécessairement (avant le XVIII^{ème} siècle) vers la faute, le délit. Il s'agit alors de tolérance, de dissimulation, d'intelligence dans le but de couvrir et on y associe le verbe « conniver », aujourd'hui tombé en désuétude et dont la définition va clairement dans ce sens originel : « Se rendre complice, en feignant de l'ignorer et/ou en le dissimulant, d'un acte répréhensible qu'on peut et doit empêcher ». Ce n'est qu'à la toute fin du XVIII^{ème} siècle que le terme cesse peu à peu d'être exclusivement utilisé dans des contextes délictuels, pour dire alors la complicité, l'entente secrète entre deux personnes ('agir de connivence')¹. La connivence est aussi souvent associée à l'ironie – figure de rhétorique par laquelle on dit le contraire de ce qu'on veut faire comprendre – tout en la dépassant.

En linguistique, la notion de connivence a souvent été associée à la sociolinguistique, notamment lorsqu'il s'agit de contempler l'utilisation d'un argot ou langue particulière à une communauté, sous le signe de ses parlers, de ses technoclectes². L'argot est un « langage ou vocabulaire particulier qui se crée à l'intérieur de groupes sociaux ou socio-professionnels déterminés, et par lequel l'individu affiche son appartenance au groupe et se distingue de la masse des sujets parlants. *Argot parisien; argot d'école, de la bourse, du journalisme, etc.* Synon. *Jargon* », mais surtout comme le souligne le *TLFi*, il s'oppose ou renouvelle la notion de convention qui structure notre démarche : « toute communauté, pour s'affirmer, aime à restreindre son accès à ses seuls membres ; fermée à ceux qui ne possèdent pas ses conventions, elle ne se livre qu'à ses initiés. Ainsi se créent les argots *de groupe*, les élisions du parler des lycéens ou des grandes écoles »³.

Dans le *Trésor de la Langue française*, nous avons toutefois une définition qui rattache ce phénomène inclassable à la linguistique et qui nous

1 *Dictionnaires d'autrefois*, s.v. connivence, <http://artflx.uchicago.edu/cgi-bin/dicos/pubdico1look.pl?strippedhw=connivence> [consulté le 18/02/2017]

2 Un numéro de *Langue française* avait été consacré à cette question (*Langue française*, n°90, 1991. *Parlures argotiques*, sous la direction de Denise François-Geiger et Jean-Pierre Goudailler).

3 *TLFi*, s.v. Argot, <http://www.cnrtl.fr/definition/argot> [consulté le 18/02/2017]

ramène encore à l'idée d'un décalage, d'une concordance autre qui s'installe en discours en contournant/détournant la convention. Il s'agira ainsi, en linguistique d'une « relation entre communicants utilisant une forme linguistique selon une convention ou par référence à un emploi connu d'eux. C'est ainsi que le mot *séparatiste*, par lequel le général de Gaulle désignait les communistes, a pu être employé par eux ironiquement devant des locuteurs qui savaient que ce mot n'appartenait pas à leur vocabulaire »⁴.

Si la langue est « une chose acquise et conventionnelle », comme l'expliquait Saussure dans sa description des oppositions qui existent entre langage, langue et parole, si elle est « à la fois un produit social de la faculté du langage et un ensemble de conventions nécessaires, adoptées par le corps social pour permettre l'exercice de cette faculté chez les individus » (Saussure, 1916 ; 25), nous avons donc, après ce parcours dans les définitions afférentes à la connivence et à la langue deux niveaux de « convention » qui se télescopent en quelque sorte. Celui de la langue, premier niveau, et celui d'une « autre convention » qui engage un groupe d'individus dans un deuxième niveau de compréhension linguistique. Groupe plus ou moins grand : peut-être la France entière lorsque de connivence on évoque la « gauche caviar », ou la « droite bling bling », ou dans d'autres milieux plus restreints, un mot d'un technolecte que seuls certains individus seront à même de saisir.

Or ce double niveau de lecture est aussi caractéristique des lexies complexes⁵, qui possèdent par définition à la fois un sens compositionnel et un sens formulaire ou opaque, selon que l'on adopte la terminologie de la parémiologie ou de la phraséologie. Les travaux les plus récents proposent une classification à partir du concept de phrasème – c'est-à-dire des syntagmes non libres (Gréciano, 2000 ; Mel'Čuk, 1995, 2011 ; 45-47) dont les unités phraséologiques et les proverbes – nommés clichés – constituent dif-

4 TLFi, s.v. Connivence, <http://www.cnrtl.fr/definition/connivence> [consulté le 18/02/2017]

5 « La *lexie* est toute séquence (de 1 à N éléments) mémorisée par les locuteurs à un moment donné de l'histoire de la langue. Son contenu sémantique est la *sémie*. Cette notion s'applique :

- aux « mots simples » : vache, casser, devant, que
- aux « mots composés » ou « complexes » : tire-bouchons, œil-de-bœuf, s'en aller, au-delà
- aux séquences plus ou moins figées : raser les murs, un angle d'attaque, en plein milieu de, tomber de haut (être déçu) » (Pottier, 2000; 107).

férentes manifestations, et sont, par conséquent, régis par des contraintes différentes.

Cette typologie fait apparaître une caractéristique commune à ces deux formes – il s’agit de syntagmes non libres et de phrasèmes sémantiques. Sur cette question, la définition générale de Kleiber permet de saisir l’importance de cette correspondance de la lexie (quelle que soit sa forme) et de son contenu sémantique, sa sémie :

[...] qu’il s’agit d’une expression idiomatique ou figée, c’est-à-dire d’une unité polylexicale codée, possédant à la fois une certaine rigidité ou fixité de forme et une certaine « fixité » référentielle ou stabilité sémantique, qui se traduit par un sens pré-construit, c’est-à-dire fixé par convention pour tout locuteur, qui fait donc partie du code linguistique commun. Cette vertu de *name* lui permet de catégoriser, c’est-à-dire de ranger ou rassembler dans la catégorie dont il est la dénomination, des occurrences particulières qui le vérifient (Kleiber, 2000 ; 40).

L’étude de ces formes fait aussi apparaître une différence fondamentale entre elles : celle de la compositionnalité de la séquence. Revenons rapidement sur ces deux fonctionnements. Le premier critère de définition des phrases figées est l’absence de sens compositionnel, c’est à dire, l’opacité sémantique (Gross, 1996 ; 154-155) :

Compositionnalité : Une construction donnée est dite compositionnelle quand on peut déduire son sens de celui de ses éléments composants reliés par une relation syntaxique spécifique.

Opacité : Une séquence donnée est dite opaque quand, à partir des sens des éléments composants, on ne peut pas reconstituer le sens de l’ensemble.

L’opacité est en effet la condition *sine qua non* pour qu’une composition soit considérée comme une unité phraséologique. Que nous prenions chaque membre de l’unité séparément ou dans son ensemble, nous ne pourrions pas en déduire son sens. Si nous analysons les exemples suivants :

Entrar por uvas

– Mira, Claudio : eso es como si quisieras entender un libro de medicina. Para eso está el médico, ¿no ? Pues yo estoy para explicarte la palabra de Dios, que eso es la Biblia y no otra cosa.

Claudio sonrió entonces socarronamente.

– Vamos, que lo que quiere usted es que entre por uvas ¿no? – se encogió luego de hombros y añadió – : Bueno, siempre y cuando no me perjudique... (Angel María de Lera, *Tierra para morir*, Madrid, Aguilar, 1966, p.36)

Olerse la tostada

Yo ya me olía la tostada y cuando sonó el timbre sin dejarlo, ya sabía por donde iba. (Miguel Delibes, *Diario de un cazador*, Barcelona, Destino, (1955), 1994, p.57)

Sin ton ni son

Buenos tiempos. Antes de ir a la mili para marcar el caqui, antes de poner cara seria a la vida. Cuando sólo se echaba de tarde en tarde una peonada agrícola y el resto del tiempo se malgastaba en gamberrar, en ir y venir sin ton ni son, en pedalear la cuesta arriba de los alcores entrenando la afición a la bicicleta a ver si por allí podía dársele una salida a la vida (Alfonso Grosso, *La zanja*, Barcelona, Destino, 1961, p.146).

Le sens de *entrar+por+uvas*⁶, de *olerse+la+tostada*⁷ n'est pas compositionnel mais opaque, et si nous prenons séparément les éléments de l'expression, il est inconcevable que nous arrivions à en déduire le contenu sémantique de l'unité phraséologique. Il n'y est question à l'évidence ni de raisin, ni de tartine... *Sin ton ni son*⁸, que nous retrouverons dans nos exemples en contexte, présente en plus la difficulté de faire appel à des mots peu usuels en dehors de cette utilisation phraséologique et dont le sens est peu ou pas connu des locuteurs qui l'emploient. Ajoutons pour enfoncer le clou : *salir por peteneras, a la bartola, de bruces, a mansalva*, où les composants sont soit des archaïsmes, soit des compositions que l'on ne retrouve nulle part ailleurs en langue.

En fait, ces associations compositionnelles que constituent les unités phraséologiques annulent en quelque sorte la possibilité de se servir, au sens littéral, d'une composition de mots donnée. La présence de ce réseau de sens parallèle met en évidence l'existence d'un système à part (discours

6 RAE : Entrar (alguien) por uvas : « loc. verb. coloq. Arriesgarse a tomar parte o intervenir en un asunto » (s.v. uva).

7 RAE : Olerse la tostada : « loc. verb. coloq. Adivinar o descubrir algo oculto, como una artimaña, una trampa, etc. » (s.v. tostada).

8 RAE : Sin ton ni son : « locs. advs. coloqs. Sin motivo, ocasión o causa, o fuera de orden y medida » (s.v. ton).

non libre, phrasème non compositionnel) qui coexiste avec le système linguistique « normal » (discours libre).

Quant aux proverbes, phrasèmes sémantiques compositionnels, ils offrent une double lecture aussi, fondée cette fois non pas sur l'opacité mais sur le sens formulaire. En effet, une des caractéristiques des textes parémiques, comme l'a montré Tamba (2000a), est qu'ils fonctionnent à deux niveaux : le niveau de surface (sens compositionnel), et le niveau profond (sens formulaire). Or, alors que dans les expressions figées seul survit le sens formulaire, le sens compositionnel est toujours présent dans les textes parémiques, d'où les possibilités d'anaphore [*i.e.* d'actualisation de certains composants (Anscombe, 2012 ; 33)] qui permettront, en discours, des effets divers (ironie, connivence, etc.). Le sens littéral du proverbe est par définition et par nature toujours transcendé :

Or, si l'on considère le sens du proverbe (via son application référentielle), on constate clairement qu'il dépasse le cadre des forgerons, puisqu'il s'applique plus ou moins à toute activité, pour signifier que c'est en exerçant cette activité qu'on devient un spécialiste de cette activité. Le sens littéral du proverbe n'est en somme qu'un hyponyme d'un sens hypéronymique qui est celui du proverbe [...] et on a pu parler de synecdoque d'espèce pour le genre (Kleiber, 2000 ; 55-56).

Les travaux de Tamba sur la métaphore dans les proverbes rendent explicite ce type de fonctionnement du cas particulier qui sert de point de départ argumentatif à la règle: « Le cas particulier proverbial apporte donc une preuve tangible en faveur du principe gnomique qu'il cautionne, à la faveur de ce que j'ai appelé une métaphore argumentative (Tamba, 2000b ; 46) » (Tamba, 2012 ; 194). Elle ajoute encore que « [l]a vérité générique propre au proverbe tient donc à l'association, par montée abstractive d'une vérité particulière exprimée par le sens proverbial compositionnel, à une vérité générique attachée au sens proverbial formulaire » (Tamba, 2011 ; 124).

Ce passage, certes rapide, par l'univers des proverbes et des locutions permet d'illustrer quels mécanismes doivent se mettre en place dans toute situation recherchant une entente de type complicité ou connivence. Dans le domaine des phrasèmes en effet, nous le verrons à travers des exemples, la présence de ces deux sens et leur manipulation est un instrument récurrent dans la recherche de ce type d'effet en discours. Par un

mécanisme simple, qui consiste à renverser les rôles dans cette équation et à faire porter à la lexie (la forme) une valeur sémantique alors qu'elle n'en a pas par convention, comme le résume le schéma suivant :

Lexie : Sens phrastique (ou sens compositionnel) = **syntagme non sémantique** (=la forme)

Sémie : Sens formulaire (ou opaque) = **syntagme sémantique** (=le sens)

Dans ces conditions, toute altération du sens conventionnel ou phrastique (rupture de convention) crée une recherche d'interaction susceptible d'aboutir à une situation de connivence en raison du décalage entre les deux sens et de la nécessité de réencoder ces informations. Exactement comme pour les « séparatistes » du Général de Gaulle évoqués précédemment, car comme la langue, ce type d'interactions est régi par un contrat : « Elle est la partie sociale du langage, extérieure à l'individu, qui à lui seul ne peut ni la créer, ni la modifier ; elle n'existe qu'en vertu d'une sorte de contrat passé entre les membres de la communauté » (Saussure, 1916 ; 31).

Dans les exemples qui vont composer notre corpus, le contrat est mis à mal par ces opérations qui consistent à créer ce décalage sémantique en vue précisément de créer une situation de connivence avec un lecteur, un spectateur, un consommateur ou un citoyen.

Corpus. De la convention à la connivence.

Les différents détournements que peuvent connaître les énoncés sentencieux ont fait l'objet d'études nombreuses et pour certaines anciennes – Erasme relevait déjà pour l'Antiquité des cas de substitution, interversion, troncation ou implicitation de la parémie à partir d'un mot (Viellard, 2004 ; 70). Nous retiendrons en ce qui concerne la phraséologie l'étude de Silvia Palma, publiée en 2007, très complète, sur la question du figement et du défigement.

Le procédé discursif du détournement (pour les proverbes) ou défigement (pour les unités phraséologiques), rassemble plusieurs opérations qui consistent, *grosso modo*, à inventer/déformer/détourner/défiger une formulation connue par l'ensemble d'une communauté linguistique afin de « fabri-

quer » à partir de ce moule/matrice une autre séquence, frappante en raison précisément de l'échonyme qu'elle rappelle implicitement.

Ce terme, très adapté aux besoins de cette démonstration, est emprunté aux travaux de Pottier qui aborde, dans le chapitre consacré aux réflexions sur les savoirs, le concept sémantique de l'échonymie :

Si un roman contemporain a pour titre « il était deux fois », cela suppose la connaissance d'une lexie de référence, la formule de passé mythique « il était une fois ». Le titre fonctionne comme échonyme de la lexie mémorisée. Le procédé est extrêmement répandu (Pottier [1992], 2011 ; 24).

Maugueneau et Grésillon évoquaient dans un article le fort potentiel de ce type de détournements réalisé grâce à la reproduction de moules proverbiaux existants (éléments syntaxiques, figures et prosodie) ou par la déformation de proverbes. L'exemple choisi par les linguistes est idéal pour expliquer d'une part l'opération, mais aussi l'effet de sens que peut rechercher, et produire une telle séquence :

Il faut battre sa mère tant qu'elle est jeune (Maugueneau et Grésillon, 1984 ; 119).

Un recensement, puis une typologie de ces opérations, a été dressée par Silvia Palma :

Les détournements réussis utilisent un nombre relativement limité de stratégies, à savoir:

a) Individualisation, actualisation du sujet générique: *Aide toi, le tableau de bord t'aidera.*

b) Maintien du proverbe complet, auquel on ajoute un « auteur », une conclusion ou un commentaire souvent absurde, obligeant l'interlocuteur à réinterpréter le proverbe d'une manière extrêmement littérale: *Bien mal acquis ne profite jamais à celui qui n'était pas dans la combine.*

c) Maintien du premier segment du proverbe et modification du deuxième segment, avec un effet de réinterprétation littérale semblable au sous-groupe précédent: *Qui veut voyager loin consulte le Web.*

d) changement d'un mot clé par un autre mot relativement proche, soit par le contenu, soit par la forme: *Qui trop embrase mal éteint.*

e) Passage de l'affirmatif au négatif et vice-versa.

f) Reprise d'un schéma proverbial facilement reconnaissable.

g) Croisement de proverbes ou d'autres éléments figés de la langue donnant comme résultat un double détournement: *Bien mal acquis vaut mieux que deux tu l'auras* (Palma, 2007 ;163-175).

Les détournements et défigements ont été analysés davantage jusqu'à présent dans la perspective des mécanismes mis en œuvre par le destinataire du message, et beaucoup moins dans celle de la réception par son destinataire. C'est une perspective que la question de la connivence met à l'honneur et qui conduit à ne pas négliger les questions relatives au message, au code et au destinataire.

Une tentative de classement sur les différentes manipulations rencontrées fait vite apparaître une typologie constituée de trois grands types de cas :

- manipulations qui ont pour objet des structures ou matrices (« qui jette... », « ...c'est bien/... ça craint »)
- manipulations qui ont pour objet le lexique (resémantisations ; opérations de dérivation, opérations paradigmatiques)
- manipulations qui interrogent le sens et la motivation de la séquence par le biais d'un discours métalinguistique.

Dans notre quotidien, nous nous trouvons donc face à des sollicitations publicitaires qui jouent, à l'évidence, la carte de la matrice formelle immédiatement identifiable pour attirer l'attention. Le procédé est ancien, comme le montre le téléviseur de l'affiche ci-dessous. La publicité, très réussie, joue sur plusieurs tableaux : sonorité, matrice, conservation du sémantisme de la locution en dépit de l'introduction d'un changement formel (*Thom* à la place de *ton*).



La campagne lancée en France en octobre 2012 par le ministère de l'Alimentation et de l'agriculture pour sensibiliser contre le gaspillage s'appuie, directement, sur le proverbe « Qui vole un œuf vole un bœuf » mémorisé au préalable et faisant partie du code linguistique de notre communauté.



Ici, la structure (ou moule, matrice parémique = relative parémique sans antécédent introduite par *Qui*) est conservée, elle devient l'échonyme du proverbe *Qui vole un œuf vole un bœuf*. Un tel décodage est impératif

et voulu par le destinataire, il vise clairement, même s'il est difficile d'en cerner les mécanismes, à instaurer une connivence avec le destinataire (et divisant par la même ce public entre le groupe de ceux qui comprennent les effets et répercussions du gaspillage face au groupe de ceux qui ne s'impliqueraient pas dans cette démarche)⁹.

D'autres détournements sont fondés sur une manipulation du lexique. Manipulation d'un lexique dont nous devrions faire abstraction en raison de la perte de sens auquel le soumet sa présence dans l'énoncé compositionnel : comme nous l'avons vu, *lata* ne fait pas sens par lui-même dans *dar la lata*, pas plus que le « forgeron » du proverbe « C'est en forgeant que l'on devient forgeron ». Des opérations de resémantisation vont ainsi se trouver à l'origine du décalage créé, comme le montre ce passage de Almudena Grandes :

Ella no era virgen, pero yo sí. Las primeras veces que lo hicimos, estaba tan preocupado por que no se me notara que ni se me ocurrió preguntarle si estaba tomando algo. [...] Total, que cuando llevaba siete meses saliendo con la primera mujer que había conocido en mi vida, ¡zas!, hasta que la muerte nos separe... Y **aquellos polvos trajeron estos lodos**, desde luego.

Hizo una pausa para mirarme y comprobar la eficacia de su último chiste, y no le defraudé (Almudena Grandes, *Atlas de geografía humana*, Barcelona, Tusquets, 2007, p. 116).

Dans ce cas, nous nous trouvons face à une resémantisation du signe *polvo* avec un défigement obtenu par une lecture compositionnelle (ou sens littéral) grâce à la polysémie du signe *polvo*. Quant à Galdós, Cela ou Delibes, ils multiplient les clins d'œil au lecteur attentif en jouant sur les sèmes présents dans une locution ou un proverbe :

- Probablemente, esto pasará... Pero es cargante. Ni en broma me gusta esto de no ver. Tranquilízate, que yo lo llevaré con paciencia, y casi casi principio ya a acostumbrarme... Me alegraré mucho de no tener que llamar a un oculista, pues éstos, aunque curen, siempre cuestan un ojo de la cara (Benito Pérez Galdós, *La de Bringas*, Madrid, Cátedra, p. 149).

9 Rappelons, dans le même ordre d'idées, que la campagne s'appuyait aussi sur le slogan « Manger, c'est bien, jeter ça craint » qui n'est pas sans rappeler cet autre slogan institutionnel : « la Sécu c'est bien, en abuser ça craint ».

Con toda la clerigalla haría una traca con balas dum-dum de mecha tedes-chum y por último de bomba el Papa y que al estallar no diría ni pío (Camilo José Cela, *San Camilo 1936*, Barcelona, Destino, p. 216).

Que Charo, la pobre, es un ser bien desapercibido, salta a la vista (Miguel Delibes, *Cinco horas con Mario*, Barcelona, Destino, p. 58).

Pour finir ce tour d'horizon des manipulations visant le lexique, nous avons aussi rencontré des cas de détournement par ouverture de paradigmes synonymiques, qui contredisent précisément la définition des unités phraséologiques, par essence soumises au blocage de leurs propriétés transformationnelles¹⁰.

Poner los puntos sobre las íes

Aparisi, propietario y concejal de oficio, era un hombre que se preciaba de poner los puntos sobre las íes ; pero con el marqués de Casa Muñoz no le valía su suficiencia, porque éste no toleraba imposiciones, y era capaz de poner puntos sobre las haches » (Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Barcelona, Planeta, p. 146).

Comulgar con ruedas de molino

Maldición sacrílega escapóse de sus labios y renegó de que hubieran venido a estar tan cerca su deshonra y el santuario donde le habían dorado la infame píldora de su ilusión. En otros términos, él había ido allí **en busca de una hostia, y le habían dado una rueda de molino...** y lo peor era que se la había tragado (Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Barcelona, Planeta, p. 539).

Quant au commentaire métalinguistique, c'est un procédé très fréquent qui consiste le plus souvent à gloser ou commenter (à introduire une modalisation, même) portant sur l'ensemble du sens littéral ou sur l'un des termes présents dans l'énoncé de lecture compositionnelle.

María Gracia también está sola. También ha estado casada, tampoco ha tenido hijos, también la ha abandonado su pareja, tampoco ha encontrado otra, también ha vivido mejor, tampoco ha vivido nunca peor que ahora. La primera vez que la ve, Antonio lee todo esto en su rostro como en un libro abierto y

10 « Nous observons que, dans les suites figées, cette possibilité de substitution synonymique est exclue. On a souvent observé ce phénomène dans les locutions verbales. Une suite comme *casser sa pipe* ne peut donner lieu à des variations comme **casser sa bouffarde, *briser sa pipe.* » (Gross, 1996 ; 17-18).

recuerda aquel refrán que solía decir su madre, **siempre hay un roto para un descosido. El roto, sin duda, es él**, pero si pudiera contar con alguien, si pudiera descansar en alguien, si pudiera compartir su miseria con alguien, aún encontraría fuerzas para recomponer alguno de sus pedazos. **El descosido tendría que ser una mujer no muy joven**, mi muy guapa, ni lo suficientemente atractiva como para no estar desesperada de su propia soledad (Almudena Grandes, *Los besos en el pan*, Barcelona, Tusquets editores, p. 57).

Pude ver que no otro arreglo sino el **poner la tierra por en medio** podía llegar a tener. **La tierra por medio se dice** cuando dos se separan a dos pueblos distantes, pero bien mirado también se podría decir cuando entre el terreno donde uno pisa y el otro duerme hay veinte pies de altura (Camilo José Cela, *La familia de Pascual Duarte*, Barcelona, Destino, p. 170-171).

Au Siècle d'or, de tels procédés prennent une grande ampleur en raison des apports du proverbe, souvent utilisé dès le titre, à l'intrigue qui se met en place¹¹. Le cas de *El perro del hortelano*, de Lope de Vega, est en ce sens exemplaire, car l'image même qui a motivé le proverbe : celle d'un chien de jardinier peu partageur, forme tronquée dans le titre, permet d'installer un jeu métalinguistique tout au long de la pièce :

Más viénele bien el cuento / del perro del hortelano (vv. 2193-94)¹²

No sé, Tristán; pierdo el seso / de ver que me está adorando, / y que me aborrece luego.

No quiere que sea suyo / ni de Marcela; y si dejo / de mirarla, luego busca

Por hablarme algún enredo. / No dudes : naturalmente / es del hortelano el perro / Ni come ni comer deja / ni está fuera ni está dentro (vv. 2289-2999)

Diana ha venido a ser / el perro del hortelano.

Tarde le toma la mano.

O coma o deje comer. (vv. 3070-3074)

11 « Queda fuera de duda de que hay un nexo entre refrán y fábula, como se infiere, no sólo del título de la comedia, sino del hecho de que el refrán aparece cinco veces citado y glosado a lo largo de la acción, como si nos proporcionara una clave interpretativa de los sucesos que transcurren en el escenario » (Canavaggio, 2000 ; 181).

12 Toutes les citations du texte de Lope de Vega sont extraites de l'édition de *El perro del hortelano / El castigo sin venganza*, David KOSSOFF (éd.), Madrid, Castalia, 1989.

Que ya / mi ama no querrá ser / el perro del hortelano.

Comerá ya?

Pues, no es llano?

Pues reviente de comer. (vv. 3154-3159)

Les détournements présentés veulent tous installer une situation particulière entre le destinataire et le destinataire, qui repose sur la capacité de ce dernier – ils forment une communauté linguistique et possèdent donc un code commun – à percevoir le décalage qui a été introduit dans le code qu'ils partagent.

Description sémantique des mécanismes

Nous pouvons pour finir, à défaut de répondre à la question posée d'une connivence conceptualisable en linguistique, nous interroger plus modestement sur la capacité des procédés de détournement et de défigement à créer – certainement parmi bien d'autres types de procédés – les conditions d'une situation de connivence entre un locuteur et son allocutaire. A partir des exemples de notre corpus, le parti pris initial de proposer une description sémantique de ces phénomènes vise à montrer que le locuteur recherche, pour chaque défigement ou détournement, à produire systématiquement les conditions d'apparition d'un effet de sens en contexte qui sera la connivence.

Commençons par les opérations de resémantisation, rendues possibles par la définition même de ce type d'énoncés et dont les effets sont plus faciles à observer. Dans *Aquellos polvos trajeron esos lodos*, l'allocutaire est appelé à s'interroger, avec le locuteur sur le sens de la locution ou du proverbe et sur le codage qui est mis en place pour y parvenir. Le proverbe, repose sur une dualité, une conjonction obligatoire entre son « fond » et sa « forme ». Autrement dit, la lecture métaphorique d'un énoncé sentencieux est subordonnée à la capacité de l'unité lexicalisée à évoquer un concept générique et peut être schématisée de la façon suivante :

La mise en orbite dénominateur du proverbe se fait donc par le rapprochement analogique de la généralité attachée au sens proverbial et de celle du sens conceptuel d'une unité lexicale, généralité supposant dans les deux cas codage et mémorisation : l'association référentielle X< >x d'une dénomination est donc une association mémorisée, c'est-à-dire codée. Il s'ensuit que le signe X d'une relation de dénomination ne peut également être qu'une unité codée (Tamba, 2000a ;116).

Les mots *lodo* et *polvo* y ont perdu leur sens au profit d'une métaphore (Darbord, 2012 ; 179) amenant la montée abstractive du sens, comme nous l'avions signalé. Ces opérations relèvent toutes de la fonction métalinguistique du langage :

Le métalangage n'est pas seulement un outil scientifique nécessaire à l'usage des logiciens et des linguistes ; il joue aussi un rôle important dans le langage de tous les jours. Comme Monsieur Jourdain faisait de la prose sans le savoir, nous pratiquons le métalangage sans nous rendre compte du caractère métalinguistique de nos opérations (Jakobson, 1963 ; 217-218).

Ce métalangage vise le plus souvent à expliciter les mots de la langue et reçoit aussi le nom de glose, définie dans le *TLFi* comme une « annotation brève portée sur la même page que le texte, destinée à expliquer le sens d'un mot inintelligible ou difficile ou d'un passage obscur, et rédigée dans la même langue que le texte ». Nos locutions et proverbes sont-ils inintelligibles, ou plus simplement, le sont-ils devenus ? De nombreux cas de détournements visent à l'évidence des séquences dont « la motivation » a disparu de nos jours et peut nous sembler saugrenue... Le *costar un ojo de la cara* de Galdós renvoyait il y a quelques siècles à une pratique courante fort heureusement abandonnée de nos jours¹³. L'étude en diachronie des proverbes montre aussi que l'image qui se trouve à l'origine de leur création peut se déliter (Tamba, 2011 ; 116).

Ces procédés sont reclassés par Mejri qui distingue un défigement métalinguistique et un défigement mondain (Mejri, 201 ; 73-74).

Le défigement linguistique a fréquemment pour corollaire des marques discursives renvoyant à l'un des aspects de la formation de la séquence. La marque peut être un commentaire linguistique :

13 « El origen de estos dichos se halla en la cruel costumbre que algunas autoridades practicaban durante el Medievo contra los judíos ; a quienes solían sacar muelas cuando no pagaban los impuestos, y un ojo si la cantidad adeudada era de cierta importancia » (Rodríguez Plasencia, 1997, s. v. *ojo*).

(58) Il était en train de noyer un gros poisson, *si je puis m'exprimer ainsi*.

Elle peut être également une simple reprise qui réactive le sens compositionnel :

(59) Il défendait les droits de l'homme, *pas les gauches*.

Dans ce contexte, la réappropriation du lexique composant ces unités par l'insertion d'un discours métalinguistique va accentuer le fossé qui s'est creusé entre les sens formulaire (opaque), accepté par convention, et le sens phrastique (compositionnel) des séquences. L'objectif étant de mettre en relief leur non coïncidence, leur éloignement ou l'incongruité de ce couplage.

Es posible que muchas de estas alteraciones sean interpretables en un contexto adecuado, en los « contextos de desautomatización ». En ellos, el hablante es capaz, haciendo un uso consciente o lúdico – metalingüístico – de su lengua, de violar las propiedades fijadas y hacer una interpretación composicional de la expresión. Ello se produce, usualmente, estableciendo una vinculación entre los significados literales de los constituyentes implicados y los significados figurados que participan en el análisis nuevo de la expresión idiomática (Val Alvaro, 1999 ; 4831).

Dans notre corpus, le discours métalinguistique qui naît du fait que l'auteur s'interroge au sujet du sens figuré et du sens compositionnel de la locution met en évidence les effets créés par le défigement. Dans l'exemple de Cela, *poner tierra de por medio* ne peut avoir qu'un sens, et c'est précisément l'incongruité d'une telle démarche (imaginons-nous en train de nous interroger sur le véritable sens du mot « chaise » ou du mot « table ») qui crée le décalage, le jeu, et certainement l'effet de sens d'une connivence entre les deux acteurs d'une interlocution :

En general, al alterar las unidades fraseológicas se aumenta extraordinariamente la atención no sólo hacia el contenido de lo dicho a causa de la asociación de sentidos distintos sino también hacia la expresión misma. [...] Podemos pues decir que la aplicación a unidades fraseológicas de operaciones propias del sistema de la lengua produce el efecto llamado por los formalistas rusos « desautomatización », liberación del lenguaje mediante el cual, como dice Sklovskij – la percepción de la realidad adquiere, ciertamente, fuerza y duración – (Zuluaga, 1980 ; 96).

Conclusion

Mejri allait dans ce sens lorsqu'il expliquait que « tout défigement réactive le sens littéral et redonne aux constituants de la séquence leur liberté combinatoire » (Mejri, 2011 ; 74). La connivence est un effet de sens induit en langue par la restriction de l'accès au sens à un nombre restreint d'individus. Le fonctionnement et les propriétés des proverbes et des locutions étant tacitement acceptés par une communauté linguistique, le sens et la forme de ces phrasèmes en vient à faire partie d'une langue, au même titre que le lexique, et toute attaque à leur intégrité ne peut que créer les conditions d'une autre voie d'accès au sens – restreinte au locuteur et à son allocutaire – qui pourrait bien être de la connivence.

Bibliographie

ANSCOMBRE Jean-Claude, « Pour une théorie linguistique du phénomène parémique », in *La parole exemplaire. Introduction à une étude linguistique des proverbes*, ANSCOMBRE Jean-Claude, DARBORD Bernard et ODDO Alexandra (dirs.), Paris, Armand Colin, 2012, p. 21-39.

CANAVAGGIO Jean, *Un mundo abreviado : aproximaciones al teatro áureo*, Universidad de Navarra, Editorial Iberoamericana, 2000.

DARBORD Bernard, «La rhétorique du proverbe», in *La parole exemplaire. Introduction à une étude linguistique des proverbes*, ANSCOMBRE Jean-Claude, DARBORD Bernard et ODDO Alexandra (dirs.), Paris, Armand Colin, 2012, p. 170-182.

DUCROT Oswald : « Présupposés et sous-entendus », *Langue française*, n°4, *La sémantique*, 1969 p. 30-43.

GRÉCIANO Gertrude (dir.), *Micro- et Macrolexèmes et leur figement discursif*, Louvain/Paris, Peeters, 2000.

GROSS Gaston, *Les expressions figées en français, noms composés et autres locutions*, Paris, Ophrys, 1996.

KLEIBER Georges, « Sur le sens des proverbes », *Langages*, n° 139, 2000, p. 39-58.

MAINGUENEAU Dominique & GRESILLON Almuth, « Polyphonie, proverbe et détournement ou un proverbe peut en cacher un autre », *Langages* n°73, Paris, 1984, p. 111-125.

MEJRI Salah, « Figement, collocation et combinatoire libre », in *Le figement linguistique : la parole entravée*, ANSCOMBRE Jean-Claude et MEJRI Salah (dirs.), Paris, Champion, 2011, p. 63-77.

MEL'ČUK Igor, « Phrasèmes dans le dictionnaire », in *Le figement linguistique : la parole entravée*, ANSCOMBRE Jean-Claude et MEJRI Salah (dirs.), Paris, Champion, 2011, p. 41-61.

PALMA Silvia, *Les éléments figés de la langue. Étude comparative français-espagnol*, Paris, L'Harmattan, 2007.

POTTIER Bernard, *Représentations mentales et catégorisations linguistiques*, Paris-Louvain, Editions Peeters, 2000.

POTTIER Bernard, *Sémantique générale*, Paris, PUF, 2011 (2^{ème} éd.).

RODRÍGUEZ PLASENCIA José Luis, *De tomo y lomo, el origen y significado de frases hechas, dichos populares y refranes*, Madrid, El Drac, 1997.

SAUSSURE Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, publié par Ch. Bally et A. Sechehaye, Paris, Payot, 1949.

VIELLARD Stéphane, « Paronymes, anagrammes et paragrammes dans les premiers recueils de proverbes russes », *Revue des études slaves*, Tome 75, fascicule 1, 2004, p. 69-79.

TAMBA Irène, « Formules et dire proverbial », *Langages*, n° 139, 2000a, p. 110-118.

TAMBA Irène, « Le sens métaphorique argumentatif des proverbes », *Cahiers de Praxématique*, n° 35, 2000b, p. 39-57.

TAMBA Irène, « Sens figé : idiomes et proverbes », in *Le figement linguistique : la parole entravée*, ANSCOMBRE Jean-Claude et MEJRI Salah (dirs.), Paris, Champion, 2011, p. 109-126.

TAMBA, I. (2012) : « Quand la métaphore passe en proverbe », in *La parole exemplaire. Introduction à une étude linguistique des proverbes*, ANSCOMBRE Jean-Claude, DARBORD Bernard et ODDO Alexandra (dirs.), Paris, Armand Colin, 2012, p. 183-196.

VAL ÁLVARO José Francisco, « La composición », in *Gramática descriptiva de la lengua española*, BOSQUE Ignacio y DEMONTE Violeta (dirs.), Real Academia Española, Madrid, Espasa Calpe, 1999, p. 4757-4841.

ZULUAGA Alberto, *Introducción al estudio de las expresiones fijas*, Frankfurt, Verlag, Peter D Lang, 1980.